

Puis, soudain, elle lâcha prise, porta les deux mains à son front, et s'abattit toute raide, les bras en croix, de grosses larmes roulant lentement sur sa face de morte...

## XX. — VISITE NOCTURNE

Cependant, tandis qu'Yvonne faisait ce beau rêve qui lui avait donné tant d'espérance et tant de joie... ce beau rêve qu'elle avait raconté avec tant d'émotion à la petite Suzanne, une autre scène se passait dans la maison de l'inconnu... une autre scène qui, certainement, aurait rempli de surprise et d'effroi la mère de Maurice et sa petite compagne, si, témoins invisibles, elles avaient pu y assister.

Environ vers les deux heures du matin, alors que tout dormait encore dans le silence et les ténèbres, on aurait pu voir une voiture filer très rapidement sur la grande route qui reliait le château de Morgoff au petit pays de Kernoët...

Cette voiture, qui tournait le dos au château, était attelée de deux robustes chevaux noirs, et conduite par un cocher qui portait le costume des paysans bretons.

De temps à autre, un homme — l'unique voyageur qui se trouvait dans cette voiture — mettait la tête à la portière et regardait avec une sorte d'impatience la grande route que les chevaux dévoraient et qui continuait de s'allonger toujours toute sombre, toujours toute noire devant lui...

C'était un vieillard, car il avait des cheveux blancs, des favoris blancs, le front creusé de rides profondes. Mais le peu que l'on voyait de son visage, grâce au faible reflet des lanternes qui vaguement l'éclairaient, était loin de lui attirer la confiance et d'éveiller la sympathie.

Il apparaissait alors avec un front entêté et orgueilleux, un air froid et hautain, un regard très dur et des lèvres si minces qu'elles semblaient n'avoir jamais connu le sourire...

Mais ses apparitions à la portière étaient rares et toujours de très courte durée...

A peine avait-il jeté un coup d'œil devant lui comme pour se rendre compte du chemin parcouru, que, brusquement, il se renfonçait dans la voiture, se blottissait dans un angle, et, les bras croisés et l'air profondément soucieux, songeait, réfléchissait :

— Oui, voilà une très étrange, une très mystérieuse aventure ! murmurait-il en répondant à sa pensée. Korrigan n'est plus au château de Morgoff !... La vieille Micheline aussi a disparu !... Qu'est-ce que cela veut dire ?

Et, de plus en plus absorbé, il continuait de se parler à voix haute :

— Non, j'avoue que je ne me serais jamais attendu à une nouvelle aussi extraordinaire, à une nouvelle aussi invraisemblable ! reprit-il tout à coup. Car, enfin, qui pourrait expliquer cette chose inouïe, cette chose impossible, cette chose sur laquelle plane un mystère que je m'efforce en vain de deviner, en vain de comprendre ?

— Le château de Morgoff a été trouvé abandonné et ses portes toutes larges ouvertes, m'a-t-on écrit.

— Toutes les recherches qui ont été faites pour retrouver ses deux gardiens, le nommé Korrigan et sa femme, la nommée Micheline, n'ont encore donné et ne donneront probablement aucun résultat.

— Le château a été pourtant fouillé de fond en comble par quelqu'un qui y avait vécu, c'est-à-dire par un ancien domestique qui y avait servi sous les ordres de Korrigan et qui, par conséquent, devait bien le connaître.

— Mais c'est en vain qu'accompagné de quelques habitants du pays, il en a exploré tous les coins, tous les trous...

— Nulle part, ce domestique, qui s'appelle Plennoëc, n'a retrouvé les traces du maître valet et de sa femme...

— Des recherches très attentives et très minutieuses ont également été faites dans les environs du château et n'ont pas été couronnées de plus de succès.

— Enfin, la justice, poussant très vivement son enquête, a interrogé non seulement les gens du pays de Morgoff, mais encore les gens des pays voisins.

— On espérait arriver à recueillir ainsi quelques indices qui jetteraient un peu de lumière sur cette affaire qui se présente sous des côtés de plus en plus ténébreux, de plus en plus mystérieux.

— Mais personne n'a pu fournir le moindre renseignement, ni donner la moindre nouvelle de Korrigan et de sa femme qui, d'ailleurs, ne sortaient que très rarement du château...

— Oh ! oui, poursuivit le vieillard, en hochant lentement la tête, quand j'ai reçu, il y a trois jours, cette lettre-là... cette lettre du juge d'instruction de Brest qui me priait de me rendre immédiatement auprès de lui, afin de lui aider, si c'est possible, à tirer au clair cette étrange affaire, oh ! oui, je puis bien avouer que j'ai eu une des plus grandes surprises de ma vie.

— Et cependant ce n'était pas la seule que je devais avoir et d'autres encore m'attendaient à mon arrivée à Morgoff...

— Ce Korrigan !... Cette Micheline !... Ah ! parbleu, je sais bien que leur air sournois et leur regard toujours lâche ne prévenaient guère en leur faveur, et que j'ai eu plus d'une fois le soupçon qu'ils ne devaient pas avoir, l'un et l'autre, la conscience bien nette...

— Et puis, d'où venaient-ils au juste et quel était leur passé, quelle avait été leur existence ? c'était ce que je n'ai jamais su moi-même et ce que personne, je crois, n'a jamais su mieux que moi...

— Mais cependant comment me serais-je jamais attendu à ce que je viens d'apprendre ?... comment aurais-je jamais pu me douter que ce Korrigan et sa femme étaient deux bandits d'une pareille envergure ?... comment, sous les airs cauteleux de l'homme, aurais-je jamais pu soupçonner l'affreux coquin, l'horrible gredin qu'il était ?... comment, devant les regards faux de sa femme, son empressement hypocrite à exécuter les ordres qu'on lui donnait, et ses paroles trop mielleuses, aurais-je pu avoir la pensée de voir en elle une misérable, une aussi infâme créature ?

— Et pourtant, oui, c'était ainsi !... Ces deux êtres à qui j'avais confié mon secret... ces deux êtres dont j'avais fait mes complices, étaient deux monstres capables de tout... des scélérats dont les crimes épouvantent l'imagination !...

Le voyageur venait encore de passer la tête à la portière et de jeter un large coup d'œil devant lui...

Mais, devant lui, c'était toujours la grande route de Morgoff qui continuait de s'allonger toute noire... la grande route qui semblait ne devoir jamais finir.

— Ah ça ! nous n'arriverons donc pas ? fit-il de plus en plus impatient, de plus en plus nerveux.

Et, la voix impérieuse et brutale, il cria au cocher :

— Plus vite !... plus vite, morbleu !

Le cocher cingla ses chevaux, et la voiture, qui filait déjà d'un train d'enfer, sembla redoubler de vitesse.

Le vieillard venait de nouveau de se blottir dans son coin.

— Oui, oui, un beau brigand, un beau criminel, ce Korrigan, et j'avais bien placé ma confiance ! ricana-t-il doucement. Ecumeur de mer !... Jouer le rôle de sauveur pour mieux égorger ses victimes ! Et quand les naufrages se faisaient attendre, s'arranger de façon à les provoquer !

— Et tout cela est vrai !... Et toutes ces choses atroces, toutes ces choses horribles ne sont pas des légendes !...

— Oui, tout cela est vrai !... Tous ces crimes auxquels on ne pourrait croire, Korrigan les a commis... Et c'était le château de Morgoff qui lui servait de repaire !... Et c'était du château de Morgoff qu'il guettait le moment de les accomplir !... Et c'était du château de Morgoff que, brusquement, soudainement, et très sûr de l'impunité, il s'élançait, il bondissait sur sa proie !

— Non, d'abord je n'ai pas voulu le croire, reprit-il plus sourdement, d'abord je n'ai voulu voir dans tout ce qui se disait, dans tout ce qui se racontait qu'un conte inventé, qu'une histoire imaginée par ces imbéciles de paysans de Morgoff...

— Je me disais : « Korrigan était l'homme du château, c'est-à-dire presque un personnage au milieu de tous ces pauvres gueux qui l'entouraient... Il était bien nourri, bien chauffé, à l'abri de la misère, et les autres... tous ces pauvres diables qui crèvent la faim et qui végètent dans de misérables cabanes ouvertes à tous les vents, lui en voulaient et le jalouaient... »

— Et voilà pourquoi ils cherchent à le rendre odieux... voilà pourquoi ils lui mettent sur le dos toutes ces infamies, tous ces crimes qui sont trop horribles pour être vraisemblables.

— Mais j'ai vu Plennoëc qui garde le château et qui, lui, n'avait pas l'air de mentir !

— Mais il y a ce trésor découvert... tous ces bijoux, tous ces diamants, tout cet or enfoui sous cette trappe au pied du lit de Korrigan.

— Mais enfin il y a des preuves et je voudrais douter que je ne le pourrais plus...

Le vieillard se tut pendant quelques secondes, puis, à voix plus basse :

— Maintenant, continua-t-il, qu'est devenu Korrigan, qu'est devenue la vieille Micheline, voilà le mystère !

— Puisqu'on a retrouvé leur magot... tout ce trésor qui leur provenait des mauvais coups qu'ils avaient faits, il est bien certain que ce n'est pas le vol qu'il faut chercher là-dessous et qu'ils n'ont pas été assassinés à leur tour par des bandits comme eux.

— Des voleurs qui auraient réussi à pénétrer dans le château et qui se seraient rués sur eux pour les dépouiller n'auraient pas manqué, malgré toutes les cachettes du monde, de mettre la main sur cette fortune...

— Reste donc cette supposition qu'ils auraient pu être les victimes d'une vengeance... Mais vengeance de la part de qui ?

Et comme il semblait réfléchir de plus en plus profondément, tout à coup il tressaillit.

— Oh ! je suis fou, insensé ! s'écria-t-il. Oh ! comment puis-je avoir